

LE MÉNESTREL, 15 octobre 1854, pp. 1-3.

« Encore un astre qui se lève », disions-nous à propos de Mme Deligne-Lauters. « Encore un maëstro qui nous arrive », aurions-nous dû ajouter; car le *Billet de Marguerite* nous a révélé à la fois une brillante chanteuse et une remarquable partition.

Commençons par expédier le poëme: la cantatrice et le maëstro peuvent attendre, ils ont plus de vitalité.

Nous voici encore en Allemagne, ce pays chéri des librettistes. Reinhold et Tobias sont deux bons // 2 // amis, deux braves et joyeux compagnons, accueillis, choyés dans les meilleurs cercles: ces messieurs sont tonneliers. Ils font leur tour d'Allemagne; et quand leur bourse est vide, ils chantent, et les portes et les escarcelles s'ouvrent. Ce sont les *us* du pays, même pour les étudiants. Il est vrai uqr, là-bas, étudiants et ouvriers chantent divinement. Nos ouvriers français n'en sont pas encore là: quant aux étudiants de Paris, on payerait pour ne pas les entendre. Mais revenons à Reinhold.

Un beau jour, près d'un puits, dans un village de Bavière, Reinhold rencontre une jeune orpheline et s'éprend d'elle subitement. Marguerite le paye de retour, et, pour lui, refuse un riche mariage, ce qui la fait chasser de la maison dans laquelle on l'avait accueillie, et l'expose en outre aux insultes de ses jalouses compagnes. Encore si Reinhold pouvait dédommager la pauvre enfant: hélas! non; pauvre lui-même, il faut qu'il parte avec les compagnons tonneliers; mais il rassure Marguerite, il jure de faire fortune, et lui laisse, en partant, un billet, un blanc-seing, dont elle pourra se servir un jour s'il venait à oublier ses serments.

Tobias, de son côté, aime, mais un peu plus discrètement, Bertha, la fille d'un officier. Bertha vient de recevoir un message de son père ainsi conçu: « Ma fille, la bataille se livre demain; si je meurs, reçois avec mes bénédictions l'aveu d'une faute qui remplit mon cœur de remords. J'ai séduit jadis une certaine Charlotte Muller, j'ignore ce qu'elle est devenue. Répare la faute de ton père; cherche partout celle qui souffre de mon abandon, et que sa fille devienne ta sœur. »

Au second acte, deux ans se sont passés. Nous voici à Bamberg. Le compagnon Reinhold a succédé à son oncle Martin, le riche tonnelier. Lui-même on ne l'appelle que maître Martin. Il a pour principal ouvrier son ancien camarade Tobias; il a aussi une fiancée, et c'est Bertha: Reinhold a oublié Marguerite. Bertha touche par sa famille aux premiers emplois du pays, et pourra servir l'ambition de Reinhold, car Reinhold est devenu ambitieux. De son côté, Bertha est coquette, et en épousant Reinhold elle satisfera son goût pour les bijoux et pour les belles robes. L'amour n'a donc rien à voir dans ce mutuel pacte de mariage: le tonnelier et sa fiancée le confessent eux-mêmes dans une scène qui est la plus piquante du libretto.

Mais quelle est cette jeune fille, pauvrement vêtue, aux traits souffrants, qui vient s'offrir à Bertha comme servante? C'est Marguerite, la pauvre fille abandonnée. Et tout en s'entretenant avec Bertha, Marguerite lui raconte ses amours et la promesse de Reinhold. Ce n'est pas tout: bientôt, sur un nom qui échappe à la pauvre jeune fille, vous voyez Bertha tressaillir de bonheur: Marguerite est la fille de Charlotte Muller, Marguerite est sa sœur!

En digne et loyale sœur, Bertha va faire transformer le blanc-seing en une bonne promesse de mariage avec Marguerite Muller, et elle en confie la rédaction au vieux Jacobus, espèce de messenger-boiteux, qui rançonne le prochain, joint le patelinage à l'usure, et sent la hart à quatre kilomètres à la ronde. Pour Dieu,

comment Bertha a-t-elle pu se fier à un pareil bipède, dont elle a déjà eu à se plaindre il y a deux ans? C'est ce que les librettistes ne nous expliquent pas.

Que fait mons Jacobus? Une fois qu'il possède l'écrit signé de Reinhold, il inscrit au-dessus de la signature une somme considérable. Muni de ce titre, il poursuit et traque le tonnelier. Reinhold croit Marguerite complice de Jacobus, il s'exécute loyalement, donne tout ce qu'il possède, sa maison avec les dépendances, et veut quitter Bamberg pour recommencer le métier d'ouvrier tonnelier. En vain Bertha et Marguerite s'opposent à son dessein; il n'écoute rien, il ne veut rien entendre et ne demande aucune explication. Bertha s'indigne, Marguerite se désole; il est vrai que si tout ce monde s'expliquait, nous n'aurions que deux actes, et il en faut trois.

Pourtant le traître Jacobus ne jouit pas longtemps de son abus de confiance. La rusée Bertha, aidée de sa sœur, enlace le vieil usurier de cajoleries, demande à voir le titre, s'en empare lestement et s'enfuit avec Marguerite. C'est, comme vous voyez, d'une simplicité élémentaire. Les jeunes filles, en Bavière, n'y vont pas par quatre chemins. Marguerite rend l'écrit à Reinhold; puis elle part désespérée; la voilà partie. Mais on la rattrape, car l'amour de Reinhold s'est réveillé soudain—(un joli amour!)—et tout s'arrange. Quant à Bertha, elle épouse Tobias, et en épousant Tobias, elle récompense l'amour le plus discret qu'on ait jamais vu s'épanouir sous une latitude bavaroise.

Ce libretto, dont le dénouement pouvait être plus ingénieux, renferme des scènes intéressantes, quelques mots comiques, mais il offre surtout des morceaux d'une bonne coupe musicale, dont M. Gevaërt [Gevaert] a fait son profit.

M. Gevaërt [Gevaert] n'est pas un débutant. Sorti du Conservatoire de Gand et lauréat belge, il a déjà fait ses preuves dans son pays. Auteur de deux ou trois partitions, il est venu l'an dernier nous donner à ce même Théâtre-Lyrique un joli petit opéra bouffe intitulé *Georgette*, lequel se signalait par de fort jolis morceaux, notamment un charmant trio de vieillards. Les trois actes du *Billet de Marguerite* le classent aujourd'hui parmi nos bons compositeurs du genre. Il possède à la fois le savoir et le savoir-faire. Sa musique, écrite dans les conditions de l'opéra-comique, accuse une légère teinte allemande. Ses mélodies sont vives, entraînantes, ses chœurs ont du nerf et de l'énergie.

Nous aurons peu de chose à dire de l'ouverture: elle est taillée dans les meilleures étoffes de la partition, mais c'est précisément ce que nous aimons le moins dans les habitudes de nos modernes compositeurs: on abuse de cette succession de motifs empruntés au corps de l'ouvrage; on transforme l'ouverture en une chatoyante macédoine, —nous allions dire en un pot-pourri: partant, plus de cohésion, plus d'unité. Nos grands maîtres n'en agissaient point ainsi: leurs ouvertures forment un tout, une œuvre distincte et complète, nonobstant deux ou trois phrases dérobées à la pièce.

Mais voici le rideau qui se lève, et nous n'aurons plus qu'à louer.

Le chœur des compagnons tonneliers avec une partie de cor solo, est plein de couleur et dispose favorablement l'auditoire. Les couplets de Tobias: *Enfants de la vieille Allemagne*, s'adaptent on ne peut mieux à cette vigoureuse introduction. Après cela vient un duo entre Reinhold et Tobias, morceau animé, supérieurement traité. Il est suivi de la ballade: *Pauvre fille*, et d'un duo dramatique entre Marguerite et Reinhold. Ce premier acte se termine enfin par un délicieux chœur de femmes d'un

LE MÉNESTREL, 15 octobre 1854, pp. 1-3.

rhythme franc et vif, coupé par le chant des compagnons tonneliers et par la belle et saisissante phrase de Marguerite: *Infortunée*, etc; Ici le rôle de l'orchestre est important, et M. Gevaërt en tire des effets de maître.

Le deuxième acte débute par une jolie ronde de tonneliers; la péroraison est d'un excellent effet et l'instrumentation en rehausse la valeur musicale. Vous avez ensuite les couplets de Reinhold: *De profundis*. C'est d'un bon style et d'une touche originale. Les couplets de Marguerite: *Ah! gardez-moi*, et son grand duo avec Bertha, puis un chœur très-remarquable et un charmant trio complètent ce deuxième acte.

Le troisième s'ouvre par les plaisants couplets de Jacobus: *Allez donc! battez la morale, frappez la vertu*. Arrive un duo parfaitement en situation, suivi d'un trio finement conçu, prestement exécuté, vif et coquet, un vrai petit bijou. Enfin, la scène du dénouement avec accompagnement de chœurs à bouche fermée couronne cette partition de M. Gevaërt.

La musique du *Billet de Marguerite* avait donc déjà par elle-même bien des éléments de succès. Mais elle puisait un attrait de plus dans l'interprétation du rôle de Marguerite, et ce rôle nous a valu l'apparition de Mme Deligne-Lauters.

Fille d'un peintre belge, et élève du Conservatoire de Bruxelles, Mme Deligne-Lauters s'était fait entendre l'an dernier dans quelques concerts à Paris. Sa voix expressive et sonore, son chant net et pur de charlatanisme avaient conquis tous les suffrages; mais on était loin de s'attendre à une cantatrice dramatique de premier ordre. Son début au Théâtre-Lyrique a donc été toute une révélation. Un mezzo-soprano, qui descend jusqu'aux cordes du contralto, un timbre frais, une accentuation profonde, un style simple et sans fard, telles sont les qualités de Mme Deligne-Lauters, et dès la première soirée cette jeune et mignonne artiste a captivé le public parisien. Et en constatant ce talent simple et sans fard, nous entendons nous servir du terme dans toutes ses acceptions: Mme Deligne-Lauters, le soir de la première représentation, n'avait mis ni blanc, ni rouge, ce qui donnait à sa physionomie un ton bistré et blafard. Le théâtre a ses exigences, et la rampe ne pardonne pas aux natures simples qui la bravent. Aussi, dès le lendemain, Mme Deligne [Deligne-Lauters] s'est-elle conformée à la loi générale, et elle a été ravissante.

Un autre début a marché côte à côte avec Marguerite, et il faut le mentionner, c'est celui de M. Léon Achard, fils de notre acteur comique. Chargé du personnage de Tobias, M. Léon Achard a chanté fort agréablement et montré une tenue pleine de grâce et de distinction. Le rôle semble écrit trop haut pour sa voix, dont le registre supérieur est un peu faible; mais M. Léon Achard est jeune, sa voix se formera.

Nous avons réservé pour le bouquet M. et Mme Meillet (Reinhold et Bertha), qui ont rempli leur tâche d'une façon merveilleuse; aussi ont-ils obtenu et obtiennent-ils chaque fois, dans ce *Billet de Marguerite*, des applaudissements chaleureux et mérités. Il est impossible de rendre avec plus de naturel le caractère de Reinhold, de chanter avec plus de rondeur et d'entrain que ne fait Meillet. Quant à Mme Meillet, elle grandit chaque jour sous le double rapport de chanteuse et de comé- //3 //dienne [comédienne]. C'est une délicieuse Bertha. —N'oublions pas Colson, qui donne au vieux Jacobus un parfait cachet de rapacité et de patelinage. N'oublions pas surtout les chœurs, —ils marchent aujourd'hui miraculeusement; l'orchestre est à l'avenant; la mise en scène est des plus somptueuses. « Chaque décor de M. Perrin est un tableau », a dit un de nos confrères: le mot est exact. Le décor du puits, au premier acte, mérite à lui seul trois salves de bravos.

LE MÉNESTREL, 15 octobre 1854, pp. 1-3.

Journal Title: LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 15 October 1854
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year: 21
Series:
Issue: 46
Livraison:
Pagination: 1-3
Title of Article: Théâtre Lyrique, Le Billet de Marguerite.
Subtitle of Article: Opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert.
Signature:— J. Lovy
Pseudonym —:
Author: — J. Lovy.
Layout:
Cross-reference: